

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2382. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Jedi
24
MAI
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.75 - 02.75 - 15.40
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France : 3 mois 10 fr.; 6 mois 18 fr.; 1 an 35 fr.
Étranger : 3 mois 20 fr.; 6 mois 36 fr.; 1 an 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, rue des Italiens. Tél. : Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE FONDATEUR

LA PREMIÈRE JOURNÉE DES MUSICIENS DE LA GARDE BRITANNIQUE



SOUS LA DIRECTION DU CAPITAINE MACKENSIE C. ROGAN, CHEF DE LA GARDE ROYALE, LES CINQ CORPS DE MUSIQUE JOUENT PLACE DE L'ÉTOILE



DANS LA COUR DE L'HOTEL DES INVALIDES, LES GRENADIERS ANGLAIS CONTEMPLANT LES CANONS DE TRANCHÉES PRIS A L'ENNEMI PAR NOS TROUPES
Les Coldstreams, Irishs, Scots, Welshguards et Grenadiers qui forment les cinq corps de musique de la garde royale britannique ont obtenu hier, dans Paris, un énorme succès. On a beaucoup admiré ces hommes magnifiques, vêtus de tuniques rouges chamarrées d'or et coiffés de bonnets à poil. Partout la foule leur a fait l'accueil le plus enthousiaste. Les musiciens ont visité l'Hôtel des Invalides, où ils ont admiré le tombeau de Napoléon et les trophées. Ils ont donné un concert place de l'Étoile et un autre place Vendôme.

L'ALLEMAGNE PROJETTE LE DÉMEMBREMENT DE L'ALSACE-LORRAINE

Vaine tentative de garantie contre les restitutions inéluctables.

Les Allemands nient depuis quarante-six ans qu'il y ait une question d'Alsace-Lorraine. Ils le nient malgré l'évidence d'un fait qui domine la politique de l'Europe, malgré la protestation de Français arrachés à leur patrie. Ils ne l'ont jamais nié autant que depuis la guerre. Pourtant ce sont les Allemands eux-mêmes qui posent aujourd'hui la question d'Alsace-Lorraine. Il importe que nous sachions pourquoi.

Voici d'abord les faits. Il y avait quel- que temps que l'on parlait d'une discus- sion au Reichstag sur la situation poli- tique en Alsace. Il fut annoncé ensuite que ce débat était ajourné. Presque en même temps la *Post*, organe des conser- vateurs libéraux, révélait que des négocia- tions étaient en cours entre le gouverne- ment prussien et le gouvernement bava- rois qui se proposaient de parler entre eux le Reichstag. Le 15 mai, la *Bayrische Staatszeitung* publiait à titre officiel une sorte de démenti qui ne con- vainquait personne, car le *Vorwärts* écrivait le jour suivant : « Ces déclara- tions incolores ne tranchent rien. Nous n'avons pas entendu la parole claire et sans équivoque qui nous assure que ni le gouvernement prussien ni le gou- vernement bavarois ne pensent et ne penseront dans l'avenir à un partage de l'Alsace-Lorraine sans l'assentiment de la population. »

Cette mise en demeure du journal so- cialiste n'a reçu jusqu'à présent d'autre réponse qu'une campagne enthousiaste des pangermanistes en faveur de l'idée d'un partage de l'Alsace-Lorraine. C'est ce que le *Vorwärts* appelle la campa- gne pour les annexions intérieures. On annexe ce que l'on peut. A défaut de conquêtes au dehors, les annexionnistes se rejettent sur les conquêtes du dedans.

Cependant, le plaisir d'enlever aux Alsaciens-Lorrains les derniers et faibles vestiges de leurs libertés et de leur individualité historique ne suffit pas à expliquer que le gouvernement de Berlin veuille abolir une des bases sur lesquelles repose depuis 1871 le système fédé- ratif de l'Empire allemand. A cette épo- que déjà, les provinces conquises avaient été convoitées par les Etats du Sud. La Bavière trouvait que la Lorraine n'ar- rondirait pas mal son Palatinat. Le grand-duc de Bade jetait les yeux sur l'Alsace. Bismarck intervint et mit tout le monde d'accord en disant que l'Alsace- Lorraine ne serait ni à la France ni à personne, mais qu'elle formerait une « terre d'Empire », gage de la Confédé- ration, propriété commune de tous les Allemands et indivise entre eux. Ce qui avait été acquis ensemble, on devait le posséder ensemble.

Ainsi, l'Alsace-Lorraine n'était pas seulement le « glacis de l'Empire ». Au lieu de devenir une pomme de discorde entre les Etats germaniques, elle formait entre eux un lien, elle était le symbole de leur unité. L'indivisibilité du Reichs- land était une des doctrines fondamentales de l'Allemagne bismarckienne.

Il faut des raisons bien puissantes pour que l'on attente aujourd'hui à ce dogme. Le *Journal de Genève*, qui s'élève hautement contre le démembrement de l'Alsace-Lorraine, suppose que l'Al- lemagne veut dompter par la force l'in- vincible résistance que les pays annexés opposent à la germanisation. En faisant de nos anciennes provinces des districts bavarois ou prussiens, l'Allemagne leur retirerait leur personnalité, elle étouffe- rait leur voix.

Il y a du vrai dans cette hypothèse, mais elle ne suffit pas. Il apparaît, en effet, que, par un partage de l'Alsace- Lorraine entre les deux principaux Etats allemands, le gouvernement impérial es- saie de se garantir contre les justes et imprescriptibles revendications de la France soutenues par tous ses alliés. Ces jours derniers encore, la Chambre des Communes, le nouveau gouvernement russe reconstitué, le président Wilson, disaient, comme M. Ribot l'a répété avant-hier, que l'Alsace-Lorraine devait faire retour à la France. Ils affirmaient et ils démontraient qu'une désannexion est le contraire d'une annexion.

Les Allemands s'imaginent qu'ils élud- deront la nécessité d'une restitution exi- gée par la conscience du monde et par la tranquillité de l'Europe en baptisant de- main Prusse ou Bavière nos anciennes provinces françaises. Ils s'imaginent que cette libération et cette reprise pourra s'appeler « conquête » parce qu'ils au- ront changé les dénominations et le ré- gime administratif de l'Alsace. Ils es- pèrent qu'alors, chez les Alliés mêmes, les objections seront faites aux buts de guerre français. C'est un stratagème grossier, et nous ne savons pas après- de quel gouvernement assez naïf il pour- rait avoir chance de réussir.

Jacques BAINVILLE.

MORT D'UN OFFICIER AVIATEUR

Le fils du général de Boisdoffe trouve la mort dans un accident

Le Mans, 23 mai. — Le lieutenant-avi- teur Jean de Boisdoffe, fils du général de Boisdoffe, ancien chef d'état-major général de l'armée, est mort à la suite d'un accident d'atterrissage au retour d'une expédition aéro- navale.

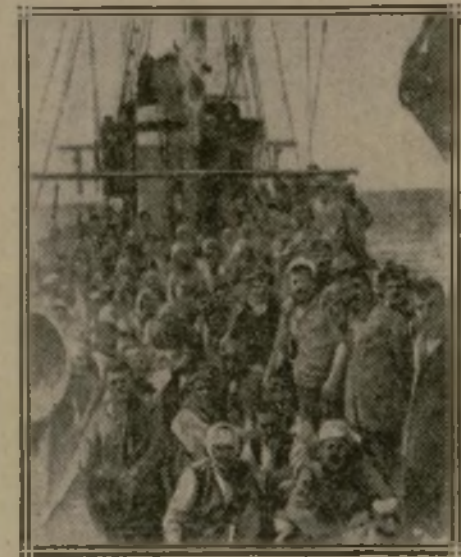
Le lieutenant de Boisdoffe était titulaire de quatre citations à l'ordre du jour de l'ar- mée.

LE TORPILLAGE DU "PERSEO"

Un témoin nous raconte le sau- vetage des survivants par deux navires français.

Six heures. Le *Perseo* vient de disparaître, torpillé par un sous-marin ennemi. A l'endroit où tout à l'heure flottait le transport italien surgissent des débris de toutes sortes et ceux des naufragés qui n'ont pas été engloutis avec le bâtiment.

Pendant que le *Commandant-Bory* ca- noonne et cherche à attendre le sous-marin,



LES RESCAPÉS DU « PERSEO » SUR LE PONT DU CONTRE-TORPILLEUR « MOUSQUETON »

le *Mousqueton* opère le sauvetage. Transis, claquant des dents, épuisés et engourdis, les naufragés, pêchés un à un, s'entassent peu à peu dans les chaufferies, dans les machinés, dans tous les coins et finalement sur le pont du *Mousqueton*. Ils sont plus de 300, presque tous des hommes de l'intérieur ne sachant pas nager, des montagnards ignorant tout de la mer, quelques-uns même ne l'ayant jamais vue.

En attendant l'éclatement des obus du *Commandant-Bory* qui canonne à la ronde, ils croient que c'est le sous-marin qui leur tire dessus. En réalité, il n'est pas loin et les minutes paraissent longues sous la me- nace immédiate et constante d'un deuxième torpillage.

Enfin, à 7 h. 30 (le sauvetage a duré une heure et demi), il ne reste plus per- sonne à sauver.

Les autres ont disparu avec le *Perseo*. Le *Mousqueton* n'est le cap sur Tarente avec un chargement plus que complet.

Les rescapés se sentent déjà un peu mieux. Puis, la garde-côte des officiers, des ma- trons et de l'équipage a déjà passé sur le dos des malheureux transis et commencé à les réchauffer.

Le café est distribué, le rhum du comman- dant, les liqueurs des officiers, et surtout le tabac et les cigarettes des matrones et des matelots produisent un effet merveilleux. Cela va mieux.

Quand, à 6 heures du soir, après douze heures d'une navigation qui restera dans leur mémoire, les Italiens débarquent sur la terre natale, les yeux brillent, les figures s'illuminent, et les cris de « Vive la France » partent tout seuls.

UNE CRISE EN AUTRICHE

Le comte Tisza et ses collaborateurs ont enfin donné leur démission

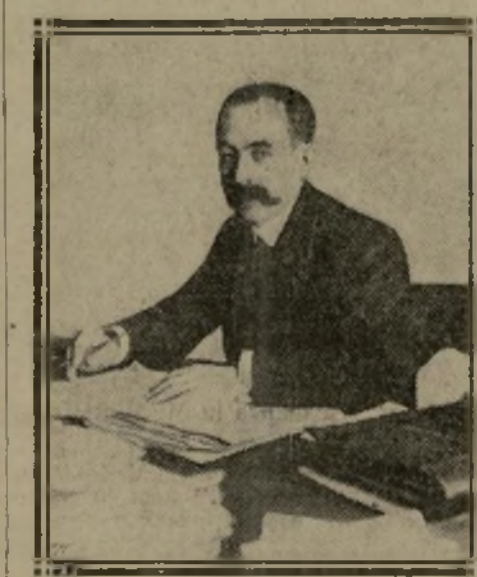
ZURICH, 23 mai. — Un télégramme de Budapest fait connaître que le Conseil des ministres hongrois, qui s'est réuni aujourd'hui, a décidé de présenter définitivement et collectivement sa démission. (Radio.)

On a toujours dit, à Vienne, que le jour où le comte Tisza abandonnerait le pouvoir la paix serait proche. Après beaucoup de fausses sorties, il semble que le roi non couronné de Hongrie, l'homme obstiné, le mauvais génie des Ma- gyars, ait enfin quitté la place.

Ebranlé depuis l'avènement de Char- les I^{er}, Tisza avait, au cours de ces six derniers mois, repoussé de multiples as- sauts, résisté à toutes les crises. Ainsi serait à terre l'un des auteurs respon- sables de la guerre européenne. Sans doute, sa chute ne changera rien d'essen- tiel à la situation des belligérants. Qu'un Andrássy ou un autre membre de l'aristo- cratie hongroise lui succède, l'in- fluence allemande ne disparaîtra pas de la monarchie des Habsbourg. Cepen- dant, lorsqu'un Tisza sort de la scène, c'est un signe des temps.

Si l'on rapproche son départ du désir de paix que l'Autriche manifeste si clai- rement en toutes circonstances, on ne peut s'empêcher de penser qu'un vent nouveau commence à souffler. — J. B.

LE NOUVEAU DIRECTEUR DES CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT



M. VIVIANI, directeur des chemins de fer de l'Etat, en remplacement de M. Clavelle, sous-secré- taire d'Etat des Travaux publics

qui vient d'être nommé, à titre définitif, directeur des chemins de fer de l'Etat, en remplacement de M. Clavelle, sous-secré- taire d'Etat des Travaux publics

NOUS ATTAQUONS AVEC SUCCÈS

Nos troupes enlèvent, au nord de l'Aisne, les objectifs qui leur étaient assignés.

Le bombardement était devenu très violent depuis deux jours sur le plateau de Vaulere et autour de Craonne ; il était réciproque, de telle sorte qu'on ne pouvait savoir si il serait suivi d'une tentative de réaction de l'ennemi, ou d'une continuation de notre offensive. C'est nous qui avons pris les devants, gardant une fois de plus l'initiative des opéra- tions. Nos troupes ont porté sur trois secteurs et ont atteint exactement les ob- jectifs qui leur étaient fixés. Au nord du plateau de Vaulere et du plateau de Ca- lifornie, nous nous sommes emparés des derniers observatoires de la crête et en avons assuré la possession en progres- sant sur le versant boisé qui s'abaisse vers l'Ailette. A l'est de Chevreux, nous avons au contraire escaladé la pente qui monte vers le village en enlevant trois lignes de tranchées entre la route de Corbeny et le chemin de Juvincourt, à 300 mètres environ en avant de Che- vreux. Plus de quatre cents prisonniers sont restés entre nos mains.

Ces actions ont été conduites par la même méthode que celles du 20 mai au plateau de Moronvilliers : chacune d'elles avait été réglée d'avance avec le plus grand soin, et les positions qu'elles devaient supporter, bien que séparées, avaient été choisies de manière à se commander réciproquement. Entre le mont Cornillet, le mont Haut, le mont du Casque et le mont du Téton, au sud-est de Moronvilliers, toutes les dépres- sions intermédiaires sont devenues in- tenables pour l'ennemi. Il en est de même aujourd'hui de la partie de la for- rêt de Vaulere comprise entre les pla- teaux de Vaulere et de Californie, et le village de Chevreux, dominé à l'ouest par ce dernier plateau, serré à l'est par les tranchées que nous venons de con- quérir, ne peut plus lui servir de point d'appui comme précédemment.

Sur le front britannique, l'ennemi a continué de bombarder les positions de la ligne Hindenburg où nos alliés se sont établis de part et d'autre de Bul- lecourt.

Un répit momentané a succédé, sur l'Isone, aux violents combats de ces derniers jours. Les Italiens gardent tou- tes les positions conquises et s'y orga- nisent ; l'artillerie reste en action sur tout ce front et sur celui du Carso. Les attaques de l'ennemi dans le Trentin se sont arrêtées. Mais une autre tentative a été dirigée plus à l'est, vers le massif de la Vezzana qui domine le val Travi- gnolo. Grâce à une préparation d'artil- lerie intense, les Autrichiens sont par- venus d'abord à pénétrer dans la pre- mière ligne de la position italienne, mais ils en ont été rejetés complètement par une contre-attaque. Jean VILLARS.

LES GRÈVES PARISIENNES

Les modistes continuent à poursuivre la réalisation de leurs revendications

Hier matin, dès 8 heures, la place de l'Opéra, la rue de la Paix et la place Vendôme étaient occupées par des agents de police et des gardes républicains, le revo- lver en bandoulière.

Ces forces imposantes n'avaient pas été mobilisées pour assurer le libre retour des travailleuses de l'iguille. Ces mesures auraient été tout à fait superflues, car c'est fort paisiblement que s'effectua la réinté- gration des ateliers de couture par les gré- vistes d'hier.

Non, il s'agissait simplement de prévenir tout désordre de la part des jeunes mo- distes qui, comme on le sait, ont animé donné le travail. Celles-ci, selon la tacti- que en vigueur, ont commencé par la propa- gande et par le recrutement de nou- velles adhérentes.

En rangs serrés, par quatre, l'alerte ba- taillon, qui s'était groupé place Vendôme, se rendit rue Pillet-Will, devant les at- eliers de mode des Galeries Lafayette.

— Blanchette... Andrée... Marcelle... Ve- nez donc !

Et quelques instants après, Blanchette, Andrée, puis Marcelle apparaissaient dans



LES DEUX COMMANDANTES

A gauche : FANETTE ; à droite : MARTINE

la rue, saluées par les acclamations de leurs camarades.

Soudain, on entendit deux coups de si- gnet. Toutes se regardèrent alors avec éton- nement. Ce signal leur était donné par deux des leurs, de bien habillées, la manche or- née de cinq et de quatre galons : Mlle Fanette et Martine, l'une brune, l'autre blonde, qui, toutes deux, ont conquis en quelques heures ces grades, dont elles paraissent très fières.

Ainsi commandé, le bataillon se porta successivement chez Germaine, Amélie, Ca- mille, Andrée, Delaporte, Jane et Géo- briol, Deffontaine, Chancel, etc. Partout il recruta de nouvelles adhérentes. Et en route pour la Bourse du Travail.

Cependant, les patrons s'étaient réunis, 8, rue de Montesquieu, dans le local de l'Asso- ciation du Commerce et de l'Industrie, sous la présidence de M. Sanson et la vice-pré- sidence de Mme Gerorgette.

La plupart des grandes maisons étaient re- présentées : Louison, Lancret, Reloux, Ca- mille Roger, Léontine, Maria Guy, etc...

Une commission a été nommée pour ar- rêter un programme d'entente.

Les propositions patronales seront con- nues des grévistes, aujourd'hui, à deux heu- res, au cours de la réunion qui se tiendra à la Bourse du Travail.

La grève des ouvrières en palloterie s'est poursuivie selon des rites à peu près simi- laires. Réunions à la Bourse du Travail et manifestations de propagande, d'une part, et délibérations patronales, d'autre part.

A ces délibérations, que présidait M. Corby, président de la Chambre syndicale, prirent part, notamment, les représentants des maisons suivantes : Doucet, Berchioni, Simon, les Galeries Lafayette, le Pre- mière, Seynoba, Max, la Reine d'Angle- terre, Revillon, Bressy, Jungmann, Gaby, Reinstein.

A la suite d'une entrevue entre M. Corby et les délégués ouvrières, qui s'est pro- longée hier, fort tard dans la soirée, l'entente était presque complètement réalisée sur la semaine anglaise : une modalité touchant le paiement des heures supplémentaires restait à régler.

On espère aboutir dans une nouvelle entrevue, qui aura lieu ce matin, à 10 heures.

De même, aujourd'hui, les revendications des ouvrières du corset seront examinées par la chambre patronale.

Un bateau de pêche français met en fuite un sous-marin

Un petit bateau d'Arcachon, l'*Ybis*, ayant quatorze hommes d'équipage, pêchant, le 23 avril, dans le golfe de Gascogne, lorsqu'il fut attaqué à moins de 300 mètres par un sous- marin.

La mer était grosse et le vent frais ; l'*Ybis*, traînant son chum, marchait à très faible vitesse ; il n'y avait aucun navire en vue.

Sans hésiter, le patron fit immédiatement les feux, et manœuvra pour attirer le combat dans les conditions les moins désavantageu- ses. Son esprit de décision, le sang-froid de l'équipage, l'adresse du commandant à la barre et l'habileté des pointeurs firent si bien que le sous-marin ne tira qu'une demi-douzaine de coups de canon et plongea au bout de cinq minutes.

Après sa disparition, l'*Ybis* envoya encore deux ou trois coups sous son sautoir, et se retira indemne de l'aventure.

ÉCOLE Boulevard Pétionnière, 19 PIGIER
Rue de Rivoli, 89
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

Le maréchal Joffre et M. Viviani, retour d'Amérique, sont arrivés hier soir à Paris



AUTOUR DE L'AUTO DU MARÉCHAL, LA FOULE, MASSÉE DEVANT LA GARE, CRIE : « VIVE LE GRAND-FÈRE ! »

C'est à 18 h. 55 que le maréchal Joffre et M. Viviani, retour d'Amérique, sont arrivés à la gare Montparnasse, venant de Brest, où ils avaient touché terre le matin. La réception triomphale qui leur a été faite a dû rappeler aux membres de la mission les ovations qui les accueillirent « de l'autre côté de l'eau ».

Un court communiqué de deux lignes an- nonçant l'arrivée des membres de la mission française à la gare Montparnasse pour sept heures hier soir.

La population parisienne n'étant pas pré- venue, cette arrivée fut silencieuse mais néanmoins triomphale.

Sur le quai de la gare, soigneusement dé- fous, nous remarquons M. Malvy, jeune et impétueux, M. Clavelle qui paraît absorbé dans la contemplation d'une locomotive, M. Lancret, préfet de police, qui semble sa- tisfait de la tenue que prennent les choses :

— Il n'y aura pas de bousculade, sem- ble-t-il dire en jetant des regards discrets par la baie sur la rue, tout est bien !

M. Tardieu, député, arpente le quai comme un jeune homme.

Le général Aulin et quelques officiers su- périeurs représentent le ministère de la Guerre attirent l'attention du public.

La nouvelle se répand et le nom du ma- réchal commence à circuler dans la foule, qui se masse au pied des escaliers.

Mais voici le train d'ou descendant rapide- ment M. Viviani et le maréchal.

Je m'avance pour les saluer avec quelques confrères, mais nous devons céder la place à une dame qui s'avance, les bras tendus, élégante sans en être une : c'est Mme Joffre.

Émotions, que fait respect, bien entendu, et l'on se résout vers M. Viviani.

— Bon voyage, monsieur le président ?

— Excellent, enthousiaste, formidable, mais je suis épuisé ; pas dormi de la nuit, ne m'en demande pas davantage, je suis incapable de résister deux idées.

— Comment votre impression sur les Américains ?

— Naturellement, excellente. J'ai senti la- bas l'excitation d'une sympathie pour la France qui nous a été douce. Un quel for- midable pays ! On peut tout en attendre... tout.

Impossible de continuer cette conversation car on était arrivé près de la sortie, et les acclamations commencent à se faire en- tendre : « Vive Joffre ! Vive le grand-père ! Vive la Marine ! »

On sentait chez tous ces braves gens une conviction si sincère, cette ovation était si spontanée, si désintéressée que le maréchal qui regardait sa voiture, en fermant Mme Joffre à son bras, en semblait réellement et sincère- ment ému.

Hélas, nous d'ajouter que M. Viviani re- fut lui aussi une notable part de bravos et de cris applaudisseurs.

Quelqu'un arrive à « bloquer » le grand- père au moment où il monte dans sa voiture.

Il le salue en lui disant quelques mots :

— Monsieur mon grand-père — au fait, comment faut-il dire ?

Mais avant que nous ayons trouvé la for- mule « le grand-père » nous tend la main et nous dit simplement :

— Les Américains ? Espérons !

LES CONTES D'EXCELSIOR

LES DUELLISTES

par HENRY FÈVRE

Dans la forêt les haches retentissaient. Au flot des tronçonneuses une cime haute se mettait à trembler. Et c'était, sous les coups redoublés, comme une chute de naufrage, le mât puissant et saerte voilure s'écroulant dans un roulement, avec un bruit d'engloutissement.

Dodd, avec satisfaction, regardait l'épave monstrueuse, un hêtre énorme... Dépeçant d'avance le géant abattu, il calculait quelle somme lui rapporterait son débit sur le marché prochain, quand la rivière aurait transporté le train de bois qu'il lançait à même le courant.

— Encore deux frères à celui-là et nous pourrions former le radeau... Nous irons à la ville boire le whisky et vous recevrez double paye !

Déjà les bûcherons s'écartaient. De nouveau la forêt sauvage retentit. Avec délices Dodd en respirait l'arôme, jetant un regard de maître sur le vierge domaine, heureux du silence, de la solitude, de la majesté du peuple végétal, où frémir une vie mystérieuse, et sur lequel, avec son équipe d'ouvriers rudes et taciturnes, Dodd régnait, libre et sans lois.

Mais tout son bonheur disparut. Il ne put retenir un juron, au coup de fusil proche, roulant dans les échos.

— Encore ce damné gentleman !

Un étranger, un importun, violeur de sa solitude, par cela même un ennemi... celui-là surtout, cet élégant citadin, installé depuis deux mois au cottage de M. Skinner, la seule ferme perdue dans ces forêts, la même maison où Dodd, à chacun de ses passages, avait toujours été reçu en ami, où miss Lucy, jusque-là, lui faisait si aimable accueil que Dodd se croyait déjà des droits.

— Maintenant le père me bat froid et elle n'a plus l'air de me connaître... Tout cela sous l'influence de ce diseur de fariboles... Gare à lui, pourtant !

Un rire argentin, éclatant sous bois, fit tressaillir le bûcheron.

— Ils viennent... Elle est avec eux...

Dans la clairière, Edward, le chasseur, grand et souple garçon, s'avancait en effet. Une jeune fille marchait à son côté. Le fermier, M. Skinner, les suivait. — Eh bien, Dodd, fit la jeune fille, nous avons entendu le bruit de vos haches, et nous sommes venus vous saluer... Mais vous n'avez pas l'air disposé.

— Je le suis, fit Dodd brutalement et incapable de se détourner de sa propre pensée, je le suis... même à vous épouser, vous le savez... Est-ce enfin pour me donner réponse que vous êtes venue ?

— Dodd, interrompit le père, ce n'est ni l'endroit ni l'heure, il me semble...

— Et vous aussi, monsieur, reprit le maître bûcheron, intraitable, vous savez ce que je représente comme argent et ce que j'ai juré dans mon cœur... Et je suis las de vos atermoiements.

— Las ou non, vous attendrez bien encore, si l'un vous plaît...

— Que ce beau monsieur, fit Dodd en désignant le chasseur, l'emporte avec ses manigances ?

— Vous mériteriez d'être châtié, intervint alors froidement Edward.

— Je ne sais, répliqua Dodd, qui châtierez l'autre. Mais, si vous n'êtes pas qu'un mirliflore, prenez votre carabine... je vais charger la mienne et nous allons régler la question à deux minutes d'ici.

— Dodd, se récria miss Lucy, y pensez-vous ?

Edward lui-même l'interrompit.

— Master Dodd a raison, dit-il. Depuis trop longtemps, miss Lucy, vous hésitez entre nous deux... Parlez donc ou nous allons en effet régler l'affaire.

Lucy, froncée, regardait son père.

— Qu'en dites-vous ?

— Tu es libre, tu le sais.

— Eh bien ! ni l'un ni l'autre...

— Si vous voulez vous battre, il est de plus nobles motifs aujourd'hui que les yeux d'une fille... Vous n'avez pas honte, robustes et jeunes comme vous êtes ?... La gloire d'autres combats, seule à présent, peut ravir le cœur d'une femme... Comment n'avez-vous pas encore compris ?

Le chasseur brusquement avait relevé la tête.

— J'y pensais, dit alors Edward, et si ce n'avait été vos beaux yeux, en effet... Sombre, Dodd réfléchissait...

— Une façon comme une autre, c'est vrai, bougonna-t-il.

— Eh bien, partez, dit Lucy, et celui qui reviendra...

— Mais si nous revenons tous les deux ?

— Alors, celui qui sera blessé... ou le plus brave ! Et puis, toutes choses égales, il sera toujours temps de vous rebattre entre vous, si, frères d'armes désarmés, vous en avez encore le cœur...

— Et si nous ne revenons ni l'un ni l'autre ? fit encore Dodd jalousement.

— Dans ce cas, personne !

— Eh bien, dit le chasseur, les yeux dans les yeux de Dodd, qu'en pensez-vous ? Cela ne serait-il pas mieux ?

Dodd hésitait toujours. Quitter la forêt était dur.

Enfin il tendit sa main rude.

— Soit, fit-il, et que le canon prononce !

Lucy mit, dans cette main tendue, celle d'Edward.

— Maintenant, allez, j'attendrai... On abrute tous les jours à Portland.

Ainsi, du fond des forêts canadiennes, à brune Lucy procura aux Alliés deux soldats combattants de plus.

Henry FÈVRE.

LE "TIP" remplace le Beurre

Agg. Pellerin, 92, r. Rambuteau (1917 le 1/2 kg)

5 HEURES DU MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES DU MATIN

APPEL DU GÉNÉRAL ALEXEIEF en faveur de la discipline

PÉTROGRAD, 23 mai. — Hier les délégués des officiers se sont réunis en un premier congrès, au grand quartier général.

Dans un discours d'inauguration, le généralissime Alexeïef a rappelé aux délégués la loi d'honneur du militaire de la Guerre : « La Patrie est en danger » et confié que la puissance combattive de l'armée russe a baissé très sensiblement.

« L'armée russe, a dit le généralissime, encore si redoutable hier, est prise aujourd'hui d'une impuissance fatale et cela devant un ennemi terrible, tenace et fort, tendant une main avide vers d'autres provinces du sud de la Russie, ne se contentant pas des territoires envahis déjà. »

Le généralissime a terminé en exhortant les délégués, dès leur entrée à leurs régiments respectifs, à faire de grands efforts pour mettre fin aux querelles intestines dans l'armée et pour rétablir la discipline évanouie.

Le président du Congrès, le colonel Novitski, a répondu en disant :

« Soyez sûr, généralissime, que nous ferons tout notre possible pour rendre à l'armée sa combativité. »

La « Déclaration des droits du soldat »

PÉTROGRAD, 23 mai. — Le colonel Yakovlevitch, adjoint au ministre de la Guerre, s'est rendu à une séance du conseil des délégués des soldats pour annoncer que le ministre de la Guerre a signé la « déclaration des droits du soldat », qui accorde aux soldats russes des droits dont ne jouit aucune armée au monde.

Le colonel a ajouté que le ministre de la Guerre, M. Kerevski, prie les soldats de ne pas interpréter faussement le paragraphe de la déclaration qui supprime le salut militaire obligatoire et le remplace par un salut réciproque et volontaire.

Une conférence des « minimalistes »

PÉTROGRAD, 23 mai. — Le parti ouvrier des socialistes démocrates dits « minimalistes » a tenu une conférence générale au cours de laquelle il a voté des résolutions relatives à la guerre et à la fraternisation sur le front.

La première résolution porte que la démocratie révolutionnaire doit, par tous les moyens possibles, contribuer à consolider la combativité de l'armée russe, afin que celle-ci puisse défendre le pays contre les dangers extérieurs qui le menacent.

La seconde résolution porte que la fraternisation des soldats ne peut en aucune façon servir de moyen pour aboutir à la paix, et n'a pour conséquence que la décomposition de l'armée.

Le congrès du parti cadet

PÉTROGRAD, 23 mai. — Le huitième congrès du parti des cadets s'est réuni à Pétersbourg. Il a élu comme président M. Miloukoff, ancien ministre des Affaires étrangères, à qui il a fait une longue et chaleureuse ovation.

M. Miloukoff a prononcé un discours dans lequel il a exposé la situation politique générale.

Il a indiqué le but que poursuit le parti et qui tend notamment à consolider les libertés conquises par la révolution.

« Ce but, a dit l'orateur, ne saurait être réalisé que par un pouvoir gouvernemental fort, ferme et soutenu par tous les partis politiques. Je vous invite donc à accorder votre appui tout entier au nouveau gouvernement. »

Le congrès du parti cadet

PÉTROGRAD, 23 mai. — Le huitième congrès du parti des cadets s'est réuni à Pétersbourg. Il a élu comme président M. Miloukoff, ancien ministre des Affaires étrangères, à qui il a fait une longue et chaleureuse ovation.

M. Miloukoff a prononcé un discours dans lequel il a exposé la situation politique générale.

Il a indiqué le but que poursuit le parti et qui tend notamment à consolider les libertés conquises par la révolution.

« Ce but, a dit l'orateur, ne saurait être réalisé que par un pouvoir gouvernemental fort, ferme et soutenu par tous les partis politiques. Je vous invite donc à accorder votre appui tout entier au nouveau gouvernement. »

Le congrès du parti cadet

PÉTROGRAD, 23 mai. — Le huitième congrès du parti des cadets s'est réuni à Pétersbourg. Il a élu comme président M. Miloukoff, ancien ministre des Affaires étrangères, à qui il a fait une longue et chaleureuse ovation.

M. Miloukoff a prononcé un discours dans lequel il a exposé la situation politique générale.

Il a indiqué le but que poursuit le parti et qui tend notamment à consolider les libertés conquises par la révolution.

« Ce but, a dit l'orateur, ne saurait être réalisé que par un pouvoir gouvernemental fort, ferme et soutenu par tous les partis politiques. Je vous invite donc à accorder votre appui tout entier au nouveau gouvernement. »

Le congrès du parti cadet

PÉTROGRAD, 23 mai. — Le huitième congrès du parti des cadets s'est réuni à Pétersbourg. Il a élu comme président M. Miloukoff, ancien ministre des Affaires étrangères, à qui il a fait une longue et chaleureuse ovation.

M. Miloukoff a prononcé un discours dans lequel il a exposé la situation politique générale.

Il a indiqué le but que poursuit le parti et qui tend notamment à consolider les libertés conquises par la révolution.

« Ce but, a dit l'orateur, ne saurait être réalisé que par un pouvoir gouvernemental fort, ferme et soutenu par tous les partis politiques. Je vous invite donc à accorder votre appui tout entier au nouveau gouvernement. »

Le congrès du parti cadet

PÉTROGRAD, 23 mai. — Le huitième congrès du parti des cadets s'est réuni à Pétersbourg. Il a élu comme président M. Miloukoff, ancien ministre des Affaires étrangères, à qui il a fait une longue et chaleureuse ovation.

M. Miloukoff a prononcé un discours dans lequel il a exposé la situation politique générale.

Il a indiqué le but que poursuit le parti et qui tend notamment à consolider les libertés conquises par la révolution.

« Ce but, a dit l'orateur, ne saurait être réalisé que par un pouvoir gouvernemental fort, ferme et soutenu par tous les partis politiques. Je vous invite donc à accorder votre appui tout entier au nouveau gouvernement. »

Le congrès du parti cadet

PÉTROGRAD, 23 mai. — Le huitième congrès du parti des cadets s'est réuni à Pétersbourg. Il a élu comme président M. Miloukoff, ancien ministre des Affaires étrangères, à qui il a fait une longue et chaleureuse ovation.

M. Miloukoff a prononcé un discours dans lequel il a exposé la situation politique générale.

Il a indiqué le but que poursuit le parti et qui tend notamment à consolider les libertés conquises par la révolution.

LE CONGRÈS BRÉSILIEN déclarera-t-il l'état de guerre ?

RIO-DE-JANEIRO, 23 mai. — La commission des Affaires étrangères s'est réunie hier en séance secrète ; elle prit connaissance du texte du message présidentiel dont on connaît la substance.

Le président de la commission a conféré avec M. Venesio Braz, président de la République, et M. Nilo Pecanha, ministre des Affaires étrangères.

Dans la soirée, le Conseil des ministres, réuni en séance extraordinaire, a séjé jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Il a examiné la nouvelle situation créée par le torpillage du Tiquia.

On attendait à ce que la déclaration de l'état de guerre soit proposée immédiatement au Congrès et votée par lui.

La flotte brésilienne sera aussitôt mise à la disposition des Alliés, et les ports serviront de bases navales contre les corsaires et les sous-marins allemands.

En outre, les Alliés pourront utiliser les navires de commerce internés dans les ports et qui sont au nombre de 49, dont 4 autrichiens et 45 allemands, avec un tonnage évalué à environ 250.000 tonnes.

L'opinion générale est que l'exemple du Brésil sera suivi par les autres républiques sud-américaines et que la seule nation neutre qui restera sur le continent américain sera le Mexique.

UNE NOTE DE PROTESTATION DES ÉTATS-UNIS

EST REMISE À BERLIN

WASHINGTON, 23 mai. — Le département d'État a envoyé une protestation à l'Allemagne par l'intermédiaire de l'Espagne, contre la détention d'Américains.

Cette note déclare que les États-Unis ont les preuves positives que des Américains sont détenus en Allemagne et demandent une déclaration nette sur l'attitude de l'Allemagne dans cette question.

Sous-marins allemands dans les eaux américaines

NEW-YORK, 23 mai. — La présence de sous-marins allemands dans les eaux américaines semble se confirmer à la suite de nouveaux témoignages émanant de pêcheurs du littoral.

Le Département de la Marine prend toutes les mesures nécessaires pour combattre le péril qui menace les navires et les ports de États-Unis.

M. André Tardieu à la Maison-Blanche

WASHINGTON, 23 mai. — M. Tardieu s'est rendu hier, en compagnie de M. Jusserand, à la Maison-Blanche, où ils ont eu une longue conférence avec le président Wilson.

ESCADRES ALLEMANDES DANS LA BALTIQUE

STOCKHOLM, 23 mai. — Une flottille de torpilleurs allemands a été aperçue hier près de l'entrée du golfe de Bothnie, coopérant avec des zeppelins.

Une escadre de 40 vaisseaux allemands s'est approchée, dimanche soir, de la limite des eaux territoriales suédoises dans le voisinage du port de Karlskrona.

UN VAPEUR FRANÇAIS COULÉ

MARSEILLE, 23 mai. — Le Sontay, 81 tonnes d'équipage, des Messageries Maritimes, a été torpillé le 16 avril, alors qu'il se rendait de Salonique à Marseille avec 344 passagers.

LE SILENCE DU CHANCELIER et les pangermanistes

BALE, 23 mai. — Le Vorwärts d'hier publie des lettres qui ont été échangées entre le baron Gieseler, leader pangermaniste, et le chancelier de Reichsmann-Holweg et qui montrent une fois de plus les appétits des pangermanistes et leur acharnement à en poursuivre la réalisation.

Le 5 mai, le baron Gieseler écrivait, au nom de la Ligue pangermaniste, à M. de Bethmann-Holweg :

« Il règne dans l'âme d'une grande partie du peuple allemand des sentiments d'espoir et de confiance au désespoir. Sans vouloir redoubler toutes les chances de cet état d'esprit, on peut dire qu'il provient en majeure partie du fait que le gouvernement a adopté d'une façon trop étroite les buts de guerre et qu'il renonce à utiliser convenablement la victoire certaine de l'Allemagne. Les suites de telle renouveau seraient plus dangereuses. La révolution en serait la conséquence immédiate. »

« Si les soldats allemands ne trouvent pas au retour dans leurs foyers tous les avantages qu'ils espèrent de la guerre, après tout ce qu'ils ont souffert, il y aura une déception formidable et un mécontentement tel que la monarchie en sera ébranlée et même renversée. »

Dans sa réponse, en date du 13, le chancelier dit particulièrement :

« Ce n'est qu'après la défaite complète de tous les ennemis de l'Allemagne qu'il conviendra d'apprécier les buts de guerre pangermanistes. Pour le moment, les intérêts du pays en interdisent un examen plus approfondi. »

La Ligue a rendu à l'Allemagne les plus grands services en travaillant à développer le sentiment national et en combattant l'idéologie des gens qui rêvaient d'une fraternité des peuples, mais elle manque d'une façon grotesque de sens politique. »

AGITATION GERMANOPHILE A MADRID

MADRID, 23 mai. — Les journaux soulignent et commentent un incident qui s'est produit hier soir à l'issue d'une réunion tenue à l'Alhambra où était discutée, depuis quelques jours, la question : « L'Espagne et la guerre. »

Un groupe de germanophiles attendait les assistants et les conduisit à la sortie ; ceux-ci ripostèrent ; un lieutenant d'artillerie s'approcha d'un groupe de personnes ayant assisté à la réunion, parmi lesquelles se trouvait M. Antonio Jaen, professeur d'histoire à l'Université de Séville. Ce dernier fut arrêté par le lieutenant qui le conduisit à la prison militaire.

Il fut relâché à la dernière heure de la nuit.

De son côté, la presse germanophile continue sa violente campagne contre l'inter-venantisme.

« Si les interventionnistes, ces esclaves, à juste droit méprisés, persistent dans leurs attitudes contre la vie de la nation, des gens jusqu'à présent pacifiques, mais véritables amis de l'ordre, croiront l'heure venue de lutter, par tous les moyens que justifie la légitime défense de l'Espagne et de sa neutralité. »

« Ils iront au combat, inspirés non seulement par le plus noble idéal, mais poussés encore par le simple instinct de conservation. »

MORT DE LA REINE RANAVALO

ARGENT, 23 mai. — La reine Ranavaloa est décédée ce matin des suites d'une embolie.

Ce que l'on dit à l'étranger

LA MENACE ALLEMANDE SUR L'ESPAGNE

El Diluvio :

C'est peut-être par hasard, mais c'est un fait certain qui mérite d'être noté : depuis le discours de Maura, les sous-marins allemands ont torpillé, devant les côtes espagnoles, plus de bateaux que dans les périodes antérieures.

Depuis lors, en effet, l'armée allemande, voyant une grande masse de l'opinion espagnole ne considérer pas comme une offense ou un dommage le torpillage de nos bateaux, s'est décidée à poursuivre désormais aucune sorte d'égards. Autre coïncidence qui doit également être signalée et qui est plus significative encore : le nombre des torpillages devant nos côtes s'est accru dès le lendemain du jour de la chute du ministère Romanones et de l'arrivée au pouvoir du cabinet Garcia Prieto.

Le plus étrange d'une manière très étrange, c'est que, jusqu'au moment de la chute de Romanones, il avait été établi un excellent service de vigilance, confié à la gendarmerie.

« Ce service était d'une telle efficacité qu'à partir du moment où il commençait à fonctionner, pas un seul bateau ne fut torpillé devant nos côtes : le ravitaillement des sous-marins allemands sur ces mêmes côtes était devenu impossible. »

Mais depuis la chute du ministère Romanones et le service de l'inspection maritime, on a supprimé ou diminué dans des proportions considérables le service de vigilance, et le torpillage des navires a recommencé du nouveau. Et il y a encore un Maura pour se demander quel mal nous fait l'Allemagne !

Les musiciens de la Garde britannique

ont été présentés hier

au président de la République

Les musiciens de la Garde britannique, conformément au programme établi, après une répétition de travail, dans la matinée, au Trocadero, sont rentrés à l'heure du déjeuner en leurs hôtels respectifs.

À deux heures, le rassemblement général s'opéra place Vendôme. Les « Golds-treams », « Grenadiers », « Scots », « Irish » et « Welshguards », tous revêtus de leur tenue d'apparat, l'unique éclatante, chamarrée d'or, et coiffés d'imposants bonnets à poil, s'installaient confortablement dans les nombreux autocars mis à leur disposition pour la promenade dans Paris.

Après avoir visité les Invalides, la Foire de Paris, la théorie des automobiles parcourut les Champs-Élysées, la place de la Concorde, etc., jusqu'à l'Arc de Triomphe.

Le cortège s'arrêta au Grand-Palais, où les musiciens rencontrèrent le Président de la République.

Aujourd'hui jeudi, le matin, répétition générale au Trocadero. Déjeuner au Trocadero. À 2 h. 30, concert-festival de gala. À 5 h. 30, réception et thé à l'ambassade d'Angleterre. Le soir, Opéra : Samson et Dalila, ballet de la Favorite.

HORRIBLE DRAME DE FAMILLE

VERSAILLES, 23 mai. — Depuis quelques jours, la justice s'inquiétait de la disparition de Mme Minangoin et de ses deux enfants.

Des soupçons pesaient sur le mari, l'adjudant Minangoin. Ce dernier vient de faire au parquet de Versailles des aveux complets.

Il a reconnu qu'étant en barque dans le grand bras de la Seine, au-dessus de Villennes, il avait, au cours d'une discussion avec sa femme, jeté celle-ci dans la Seine. Puis, pris d'effroi, il avait saisi ses deux enfants et les avait jetés également dans le fleuve.

La Bourse de Paris

DU 23 MAI 1917

Le marché a été assez calme aujourd'hui mais reste soutenu dans la plupart des compartiments. Les valeurs russes poursuivent leur reprise, après de quelques heures de bénéfices mal placés d'ailleurs très peu sur les cours de ces valeurs. Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles. Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles. Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles.

Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles. Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles. Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles.

Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles. Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles. Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles.

Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles. Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles. Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles.

Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles. Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles. Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles.

Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles. Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles. Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles.

Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles. Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles. Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles.

Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles. Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles. Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles.

Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles. Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles. Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles.

Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles. Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles. Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles.

Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles. Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles. Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles.

Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles. Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles. Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles.

Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles. Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles. Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles.

Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles. Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles. Les valeurs de la région de l'Est et de l'Alsace sont assez faibles.

Les valeurs de la région de l'Est

CERCLES

Au scrutin de ballottage du Cercle de l'Union artistique a été reçu, à titre temporaire, M. Philippe Lahovary, présenté par le prince Soutzo et M. F.-D. de Saint-Sauveur.

BIENFAISANCE

La sixième liste des dons offerts pour la grande loterie des Époques de la guerre comprend les noms suivants :

Mme Paul Gompertz, un vase en émail, Chine blanc, en forme de poisson, monture de bronze doré Louis XV ; M. Henri Conlon, un paysage, par le donateur ; Les Grands Magasins du Printemps, une grande surprenette d'Orient ; M. G. Camerlin, un médaillon en or, ancienne incrustation Venise ; M. Renard, un livre : *Gaspard de la nuit*, exemplaire unique, contenant les 50 dessins originaux de Fontana ; M. Bédard, un livre : *Fleur de Paris*, par Albert Flament ; M. Jonson, un médaillon Louis XVI ; M. A. Tadeschi, un paravent Empire ; M. Rastoul, un buste de jeune fille en pierre ; M. Demotte, un Christ en pierre, du quinzième siècle ; Mme Benoit-Lévy, un éventail Louis XVI, monture ivoire ajouré ; M. J.-C. Edouard-Nord, un brûle-parfums, vieux Marseille ; un pilon jade vert foncé ; Mme Paul Lechaud, un tableau : *Fleurs*, par Ph. Rousseau ; M. Cardeilhac, une poudrière à poudre en argent ; Mme la comtesse Carl Costa de Beauregard, un petit encrier en porcelaine de Sèvres, monture bronze doré, dix-huitième siècle ; Mme Paul Dupuy, un paravent à trois feuilles, panneaux décoratifs de l'école de Bâle, monture en bois sculpté doré (ancienne collection Chappey) ; comtesse de Reinach-Cessac, une grande pendule de Sèvres ; Mme A. Lehoucq-Perrin, un tableau : *En bateau*, par Guedry ; comte Cahen d'Anvers, deux chaises en porcelaine de Chine, bleu turquoise ; M. Armand Saint-Vel, une marine, de Baudin ; M. et Mme Jacques Lehoucq, un dessin gouache : *Portrait*, du sculpteur Pajou ; duchesse de Guiche, un bronze, par Barye : *Marquise de Lude*, un petit meuble ancien ; M. James Stillmann, une boucle avec son couvercle et son plateau, en ancienne porcelaine de Vincennes, décorée par Dodin (1755), ornée d'Amours, d'après Boucher ; M. Louis Deutsch (de la Meurthe), un tableau de E. Meissonier (vente Secrétan) ; Mme Paul Desmarais, une gravure anglaise à la manière noire, imprimée en couleurs, par Peter Simon, d'après W. Peters (1770) : *Much ado about nothing*, Shakespeare, Act. III ; M. Robert Linzeler, un légumier et sa soucoupe, en argent, dans son écrin ; M. Julien Lemordant, une esquisse du plafond du théâtre de Rennes ; M. Pierre Lebaudy, un vase en porcelaine fond blanc, à décor de fleurs et d'oiseaux, monture en bronze doré, têtes de bouc, simulant les anses, dix-huitième siècle ; Mme Roger Lehoucq, un paysage par Harpignies ; comtesse de Rohan-Chabot, une marine de Timmermans ; M. Pierre Decourcelle, une aquarelle de Gavarni ; M. Marguier, un buste d'homme, terre cuite dix-huitième siècle ; MM. Mellerio, un pendentif ; Mme la duchesse de Mouchy, une statue équestre du prince impérial, par Carpeaux ; comtesse Murat, un tableau par Guillaumet ; M. Raymond Lazard, une aquarelle de Léandre, un dessin de Ch. Huard ; duchesse Lanza de Camastra, une pendule bronze doré et émail, surmontée d'une figurine d'Amour, époque Louis XVI ; duc Lanza de Camastra, écran en bois bûche et doré, avec feuillure en soie crème brodée d'attributs chinois, époque Louis XVI ; Mme V. Hennecart, un éventail monture ivoire époque Louis XVI, deux Amours musiciens en porcelaine de Höchst, époque Louis XV ; Mme G. Odier de Lacroix, un pendentif en argent orné de bris de vitraux de la cathédrale de Reims ; MM. Houxvent et Bonneloy (au "Vieux Paris"), un étui de mariage en or ciselé et gravé, époque Louis XV ; Mme L. Desmarais, "Les quatre éléments", porcelaine de Saxe, époque Louis XV, et "Les quatre saisons" ; M. Chulom, un tapis de Perse soie et or.

INFORMATIONS

Un Te Deum a été célébré, hier, à l'occasion de la fête nationale roumaine, en l'église de la rue Jean-de-Beauvais.

S. Exc. M. Lahovary, ministre de Rouma-



M. LAHOVARY quittant l'église roumaine après la cérémonie. Il y assistait, entouré du personnel de la légation au complet. Les notabilités de la société roumaine de Paris étaient également présentes.

DEUILS

Les obsèques de l'aviateur Guillain auront lieu, en l'église Saint-Pierre-de-Neuilly (avenue du Roule), vendredi 25 courant, à dix heures. Il ne sera pas envoyé de lettres.

Nous apprenons la mort :

De Mme Béla Lockwood, qui fut la première femme candidate à la présidence de la république américaine, décédée à Washington.

Prière d'adresser les avis de Noces, Mariages, Dîners, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 50-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures. Les prix spéciaux consentis à nos abonnés.

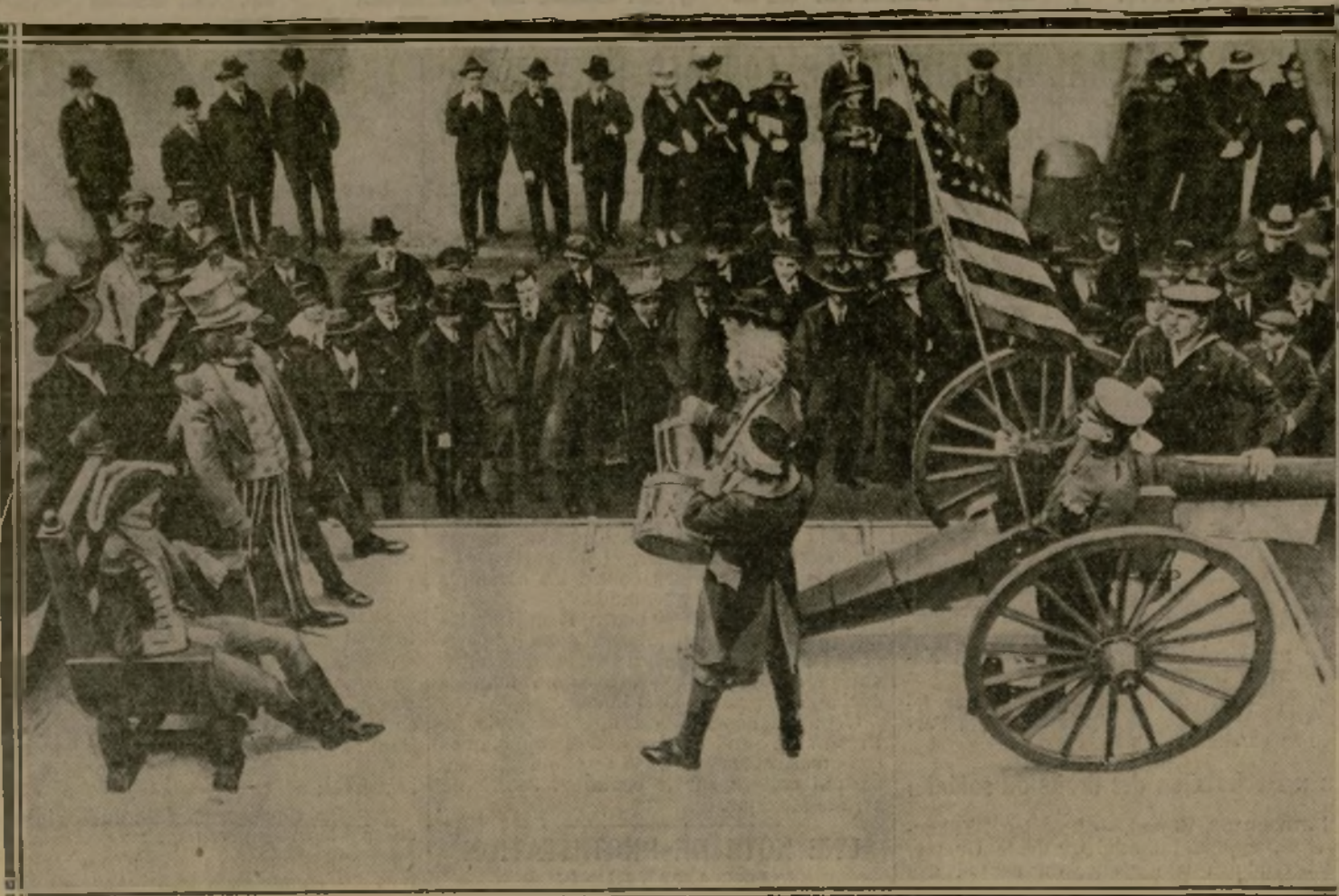
VICHY Ouvert 1^{er} Mai 1917

LE "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC

anciennes Laboratoires FIEVET, 51 r. Réaumur.

EXCELSIOR

La propagande américaine pour l'envoi d'un contingent en France



LES FIGURANTS MONTÉS SUR LE CHAR REPRÉSENTENT DES PERSONNAGES HISTORIQUES

Dans leur désir de hâter l'envoi d'un contingent en France, certains de nos amis américains ont organisé une campagne de propagande dans la rue. Voici une parade patriotique sur un char, dans la

cinquième avenue, à New-York. On reconnaît à gauche le président Lincoln, une main sur l'épaule de l'oncle Sam. Près d'eux est assis George Washington. A droite des soldats et un marin américains.

B L O C - N O T E S

PASSANT hier matin dans la rue Réaumur, je me suis brusquement trouvé en pleine grève. Un jeune bataillon de « fourreuses » venait d'emporter sans coup férir une forte place de pelletterie. A peine s'étaient-elles engagées dans les escaliers que la garnison se rendait et faisait cause commune avec les assiégeantes.

Maintenant, les nouvelles grévistes se trouvaient dans la rue et formaient de petits groupes sans gaieté. Elles me parurent mal assurées encore dans la résolution qu'elles venaient de prendre. Hésitantes et incertaines, elles se consultaient, sous l'œil débauché des agents.

L'une d'elles se hasarda à dire que ce n'était pas drôle. Sur quoi, un gros brigadier leur demanda :

— Mais enfin, puisque ça vous embête, pourquoi que vous vous laissez débaucher ?

— Ah ! qu'est-ce que vous voulez, on vient nous chercher ! Alors, on ne peut pas faire autrement...

Et, hochant la tête, elles recommencèrent de se lamenter à demi-voix, pendant que le gros brigadier, tournant sur lui-même, disait :

— Quelle comédie ! Quelle comédie à quoi on assiste !

Cependant, un homme arriva dans le groupe et parla avec douceur. Il dit que la grève était le seul moyen, que c'était bien ennuyeux, mais qu'enfin il fallait se décider. Ceci, cela, la vie chère, les exigences des patrons... que si on ne faisait rien on n'aurait rien... Et voyez les couturières...

Sans élever la voix, avec une simplicité cordiale. Elles l'écoutaient, déjà persuadées. Leurs craintes s'évanouissaient. Au bout de quelques minutes, elles étaient conquises et allaient rejoindre le cortège. Alors il passa dans un autre groupe et reprit ses explications persuasives. Et je me demandais :

— Quel accent a-t-il. Ce petit homme brun ? Je puis me tromper, mais je crois bien que c'était un accent espagnol. Je suis sûr, en tout cas, que ce n'était pas un accent français.

Parcelement, on me dit qu'une autre corporation en grève a un orateur favori. Il leur parle avec la plus séduisante éloquence. Il leur dit qu'elles ont tort de faire du tapage, mais qu'il se sent porté à les excuser, car il connaît les amertumes de leur existence... Que lorsqu'on peine tout le jour pour des salaires dérisoires, il est pénible de voir passer, couvertes de bijoux et parées pour une joie perpétuelle, de belles nonchalantes... Mettez sur ce thème ce qui vous plaira et une voix caressante. Mais cette voix non plus n'est pas française. Il est Scandinave, m'assure-t-on, ce doux docteur.

Ne croyez pas que je veuille dire que c'est l'étranger qui soulève des grèves en ce moment. Rien n'est plus loin de ma pensée. Tous nos ouvriers étant à la guerre, il a bien fallu les remplacer par des ouvriers neutres, et ils ont pris une influence explicable sur leurs camarades d'atelier. C'est tout ce qu'on a le droit de dire. On ne peut cependant s'empêcher d'être un peu choqué.

Louis LATZARUS.

Cet âge est sans...

Dans les escaliers du Métro, il y a des gens qui sont trop pressés et d'autres qui ne sont pas pressés du tout. Il y en a qui conservent un pas majestueux pendant qu'autour d'eux se précipitent et se bousculent une foule de voyageurs pour qui un retard de trois minutes est évidemment la pire disgrâce.

Hier matin, station de la Madeleine, un R.A.T. ventru, décoré des palmes académiques, descendait les marches avec une impatience lenteur soudain, en sautant trop agile l'abîme sur lui comme un cyclone.

Le R.A.T. perd l'équilibre et s'effondre. Sur lui roule le gamin. Mais une seconde après, il est relevé et crie :

— Tu ne pouvais pas t'ôter de là, espèce d'embusqué !

Le gros homme se relève à son tour, et, rougissant, regarde son mince adversaire. Mais il ne répond pas. Il se brosse, suffoqué.

Remorquage

Depuis le départ de la classe 1918, les conducteurs de triporteurs, dans les rues de Paris, sont encore de plus petits conducteurs de triporteurs.

Ils charrient nos paquets avec une très grande bonne volonté. Mais parfois leur âme n'est pas maîtresse du corps qu'elle anime. Et leurs jambes de quatorze ans s'engourdissent à pédaler.

Mais, à voir passer près d'eux tant d'automobiles infatigables, ils se sont avisés d'un stratagème. Beaucoup d'entre eux se sont munis d'un solide crocheteur de fer. Si une auto passe à bonne portée, ils la harponnent et se font traîner jusqu'au plus prochain carrefour.

Sur les pentes de Montmartre, Gavroche n'appelle plus l'automobile que « la remorqueuse ».

Il se faut en effet, c'est la loi de nature. L'auto, qui est plus loin de la nature que l'âne, obéit pourtant à la loi.

Les gaietés du téléphone

Vous demandez un numéro à la téléphoniste. Elle vous répond :

— Renseignements ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Vous attendez, incertain d'avoir compris.

Mais une voix résonne :

— Allo ! Il n'y a pas de renseignements pour le numéro demandé.

— Alors, donnez-le moi.

— Je ne puis pas. Je suis les renseignements. Vous n'avez qu'à « resonner » votre téléphoniste et elle vous mettra en communication.

Alors, on raccroche, on sonne, on attend. Et vous obtenez enfin la communication, avec un petit retard de dix minutes.

La bonne surprise

Le soldat D... ayant obtenu une permission, se rendit à Périgueux, où habite sa famille. Il venait d'arriver quand on sonna à la porte. Il ouvrit et se trouva en présence d'un brave homme qui, lui tendant un pli, lui demanda d'une voix feutrée de signer un récépissé.

Le soldat D... qui est rompu aux émotions, ouvrit l'enveloppe, et apprit ainsi qu'il venait de mourir. L'autorité militaire lui informa sa famille.

Alors, étonné, ce trépassé signa l'accusé de réception.

Rien de nouveau

Au sujet des « Flanchards » de Gyp, dont nos lecteurs ont lu la première, notre confrère la Suisse s'occupe des vieux mots que la guerre a rajoutés en les jetant de nouveau dans la mêlée européenne.

Nous apprenons ainsi que l'expression « p... » signifie « balles » est très ancienne. On a découvert au Grèce un projectile de fronde provenant de la plus classique antiquité, et qui, ayant la forme et les dimensions d'une prune, est orné de l'inscription « Prôgation ».

On a déjà signalé que le mot poule remonte aux soldats de César. Allons-nous à apprendre un de ces mots que le vin était appelé pinardos par les guerriers de Salamine.

Jules Moineux and C^e

Est-ce par sympathie pour nous que les Anglais se mettent à avoir des tribunaux militaires ?

Mrs Channel Law est présentée l'autre jour devant le tribunal de Torquay. Elle demandait que son ancien époux, M. Channel Law, lui rendit une pension annuelle de 5.000 francs, qu'il avait cessé de lui verser.

— Non, répondait M. Channel Law, car

j'avais eu être légitimement marié avec Mrs Channel Law. Or, elle n'était pas Mrs Channel Law. Elle était Mrs Harrigan. En effet, quand je l'avais épousée, son premier mari, Mr Harrigan, n'était pas mort.

— Mais je le croyais mort !

— Cela ne fait rien.

— Mais, depuis, il est mort.

— Cela ne me regarde pas. Il n'était pas mort quand je vous ai épousée. Donc les épousailles ne comptent pas. Donc, pas de pension.

A ces répliques Mrs Channel Law-Harrigan s'anime et cherche à prouver que Mr Channel Law ne doutait pas, au moment où il l'épousa, que son prédécesseur fût mort.

— Ne m'avez-vous pas envoyé une splendide boîte de roses, avec une carte bordée de noir portant ces mots : « A la mémoire de votre premier mari » ?

— J'ai envoyé des fleurs, mais sans allusion.

— N'avez-vous pas dit que je vous avais épousé pour argent ?

— Je crois me rappeler avoir dit que ce n'était pas par amour.

A ce moment le juge intervient :

— Pourquoi n'avez-vous pas dit franchement à M. Channel Law que vous aviez été mariée ?

— Les hommes sont si trompeurs !

Enfin, le juge déclare que M. Channel Law ne doit aucune pension. Et M. Channel Law dit simplement :

— Maintenant, mistress Harrigan, voulez-vous me donner le shake-hand ?

— Avec plaisir, répond Mrs Harrigan.

Et ils s'en vont.

Propos...

Jamais le danger des propos inconsidérés n'a été plus grand qu'en ce moment où l'Allemagne livre le combat total et suprême, soit que ces propos aident inconsciemment l'ennemi à se procurer des renseignements d'ordre militaire, soit qu'ils l'amenent à se représenter les « expériences » quotidiennes de la chasse aux vivres en Allemagne sous des « couleurs inutilement violentes ».

Quel avenir contiennent ces lignes mélancoliques de la *Kölnische Volkszeitung* ?

Mais le comique, c'est que le journal allemand a éprouvé le besoin d'expliquer et de justifier ce conseil de silence. Et s'il met en garde ses lecteurs contre un excès de sincérité, c'est, dit-il, qu'ils doivent se défier de leur bon naturel.

L'Allemand, ajoute-t-il, est en soi un être de bon cœur, communicatif, qu'une soupçonneuse ne peut qu'il y ait des hommes sans sincérité, capables de détours et d'intrigues.

N'y aurait-il pas de miroirs en Allemagne ?

Chose vue

Boulevard Montmartre, trois soldats sont attablés avec un civil à la terrasse d'un café. Ils l'écoutent avec un intérêt prodigieux. Nous tendons l'oreille :

— Il leur fait des récits de guerre.

LE VAILLEUR.

Le « prix » du charbon en justice

M. Krzywoski, fourreur, rue de Paradis, avait été condamné par la 8^e chambre correctionnelle à 2 mois de prison et 150 francs d'amende pour s'être fait livrer par des charbonniers de la maison Bernot 5.000 kilos de charbon destinés à d'autres clients.

Le principal coupable, le charretier Piot, s'était vu infliger 1 mois de la même peine et 25 francs d'amende, pour abus de confiance, ayant majoré les prix portés sur les factures. Sur appel, et après avoir entendu M^e de Monzie pour la maison Bernot, la Cour a maintenu le jugement des premiers juges.

Cependant, estimant qu'en raison de son grand âge et de son passé tout d'honneur, M. Krzywoski méritait une certaine indulgence, la Cour lui a accordé le sursis.

THEATRES

La générale de ce soir. — A l'Alliance, à 8 h. 30, la Famille du brosseur, de M. Tristan Bernad.

Pour les artistes dramatiques. — L'Association des artistes dramatiques, présidée par M. P. Gaudard, tiendra son assemblée préparatoire de l'Assemblée générale organisée le mardi 29 mai, à 3 heures, au théâtre Antoine.

Le Syndicat des Artistes dramatiques aura une réunion, vendredi 25 mai, à 3 h. précises, 16, rue Cadet.

THÉÂTRE APOLLO

Aujourd'hui, mat. à 2 h., soirée à 8 h. précises. LA FIANCEE DU LIEUTENANT

Mariette SULLY et Raoul VILLOT

Capucines. — Tous les soirs, à 8 h. 30, et les dimanches et fêtes en matinée, à 2 h. 30. On Camp-Lon ? Aux Capucines !

Cet après-midi :

Th.-Français, 1 h. 30, le Chêne, la Comtesse d'Escombourg.

Opéra-Comique, 1 h. 30, le Roi d'Ys, les Amoureux de Catharine.

Odéon, 2 h., Henri III et sa cour.

Gaité-Lyrique, 2 h., la Petite Bohème.

Tristan-Lyrique, 2 h., les Noies de Jemette, la Fille du régiment.

Châtelet, 2 h., Dick, roi des chiens policiers.

Même spectacle que le soir : Antoine, Athénée, 2 h. 30 ; Bouffes-Parisiens, 2 h. 30 ; Femina, 2 h. 30 ; Th. Edouard-VII, Gymnase, Nouvel-Ambigu, Palais-Royal, Porte-St-Martin, 2 h. 30 ; Sarah-Bernhardt, 2 h. 30 ; Apollo, 2 h. 30 ; Renaissance, 2 h. 30 ; Scala, 2 h. 30 ; Variétés, 2 h. 30 ; Grand-Guignol, 2 h. 30 ; Th. Michel, 2 h. 30.

Opéra, 7 h. 30, Samson et Dalila.

Th.-Français, 7 h. 45, On ne badine pas avec l'amour, l'Étincelle.

Opéra-Comique, 8 h., Madame Butterfly.

Odéon, 7 h. 45, par le glorieux.

Th. Sarah-Bernhardt, 8 h., les Nouveaux riches, Antoine, jeudi et dim., 8 h. 20, M. Ruyter ; vendredi, dim., 7 h. 45, le Marchand de Venise.

Variétés (Gut. 09-92), 8 h. 15, Un Coup de téléphone (Max Dearly).

Gymnase, 8 h. 15, la Volonté de l'homme.

Renaissance, 8 h. 15, le Miroir.

Palais-Royal, 8 h. 30, Madame et son filleul.

Gaité-Lyrique, 8 h., la Dame blanche.

Tristan-Lyrique, 8 h., Orphée.

Porte-Saint-Martin, 8 h., la Flamme.

Nouvel-Ambigu, 8 h. 30, le Mariage de Mlle Beulemans.

Bouffes-Parisiens, 8 h. 30, le Poulaitier.

Réjane, 8 h., Madame Sans-Gêne.

Châtelet, sam., dim., 7 h. 30, Dick, roi des chiens policiers.

Athénée, 8 h. 30, la Famille du brosseur.

Apollo (Central 72-21), les soirs, 8 h., la Fiancée du lieutenant (Mariette Sully et R. Villot).

Cluny, 8 h. 15 (jeud., sam., dim., mat. dim.), la Famille Pot-Biquet.

Capucines (Tel. Gut. 56-40), 8 h. 30, On camp-Lon ? Aux Capucines ! revue ; Premières suées.

Edouard-VII, 8 h. 45, la Folle nuit ou le Dérailé.

Femina, 8 h. 45, Femina-Revue.

Grand-Guignol, 8 h. 30, le Poisson noir, l'Angéla.

Th. Michel, 8 h. 45, l'Étrouffée.

Scala, 8 h. 45, le Bûcher de la mort.

Marigny, 8 h. 30, la Revue.

CINÉMAS

Gaumont-Palace, 2 h. 30 et 8 h. 15, Gnetie.

Loc. 4, r. Forest, 14 à 17 h. Tél. Marc. 10-13.

GROSSIR

DE 5 A 10 KILOS PAR MOIS Laboratoire Marin, ENGHEN (S.O.)

JE GUERIS LA HERNIE

Ch. COURTOIS, SPECIALISTE HERNIAIRE 30, Faubourg Montmartre, PARIS (9e)

CEINTURES VENTRIÈRES ANATOMIQUES CABINET D'APPLICATION ouvert tous les jours, de 9 à 11 et de 2 à 6 heures.

POLICE PRIVÉE

Cabinet Henry, 34, boulevard des Capucines (en face), métro Opéra. Surveill., rech., enquêt., constab. divorce, renseignements, France, étranger. Débrouille tout, 9 à 18 h.

LAMPE TORCHE

LA LAMPE TORCHE, 5, rue de la Harpe, PARIS. 1000 LUMÈRES, 1000 LUMÈRES, 1000 LUMÈRES.

NOUVELLE BANDE-MOLLETTIERE

du D^r Namy

Soutient sans comprimer, régularise la circulation, supprime engorgements, crampes, fatigue.

Une seule qualité. Prix : 16, 50 la paire. COULEURS : horizon, marine, noir, kaki, gris. En contre des grands magasins et dans les bonnes maisons. Gros et détail : BOS & PUEL, 284, Fg St-Martin, Paris.

CONSTIPATION

Le plus doux, agréable et efficace des laxatifs : Comprimés DOZIÈRES (2 frs la boîte) Les pharmacies, ou à Labor. Dozières, St-Benoit, C-13-4.

TISANES POULAIN

Guérison radicale et sans régime du DIABÈTE, ALBUMINURIE, TOUX, rhume, vessie et toutes maladies rénales, incurables. Extra d'or et d'absolu de France. — BREVETÉ. TISANES POULAIN, 27, r. St-Lazare, Paris.

PRIX-COURANT

gratuit franco

TIMBRES-POSTE

pour COLLECTIONS avec un bon timbre de 7000 à titre gracieux. E. CHEVILLARD, 13, B^e St-Denis, Paris.

Imprimerie

19, rue Cadet, Paris. — Volumaire. Le gérant : VICTOR LAFRÈRE.